

A la recherche du temps passé et des jours heureux

Un ancien, qui signe « **Un Vieux de la Vieille** », un déraciné comme il en est tant un peu partout dans « **cet égoïste Hexagone** », m'écrit pour m'inciter davantage à évoquer « **notre pays perdu** ». Lorsque sa lettre m'a été remise je relisais, par le plus curieux des hasards, ces deux strophes de Béranger : « **Berceau de mon heureuse enfance, adieu ! te quitter, c'est mourir** », extraites des « **Adieux de Marie Stuart** ».

« ...Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
« Déjà vogue sous d'autres cieus,
« Et la nuit, dans son voile humide,
« Dérobe tes bords à mes yeux ! »

« **Notre pays perdu** », je l'ai déjà évoqué par écrit, ou du moins j'ai essayé, en y mettant tout mon cœur, beaucoup de regrets et plus encore d'insultes étouffées. Que puis-je donc ajouter aux pages déjà publiées, d'autant plus qu'il faudra bien, au cours de l'an qui vient, évoquer aussi l'Oranie, comme me l'ont demandé nombre de correspondants. Mais pour l'instant, « **puisque vous avez des loisirs** » (pas tellement pourtant, cher ami), en ces jours tristes de novembre, tristes à plus d'un titre, eh bien je vais, cher ami, vous emmener avec moi, un peu au hasard, à travers notre cité et alentour...

« **Notre pays perdu !...** » Chaque jour que le Créateur nous donne, en ouvrant les yeux, encore que très souvent, dans mon sommeil, je le revois tel qu'il était hier, mon environnement mural m'en donne le spectacle, sous différents aspects. C'est en somme une espèce nouvelle, mais sans prétention, avenue, d'un « **Voyage autour de ma chambre** » qui s'offre à mes regards et m'invite à méditer sur le serment, l'honneur, la fidélité, les promesses, la solidarité..., ces choses qui en ces temps se bradent comme des vieilleries.

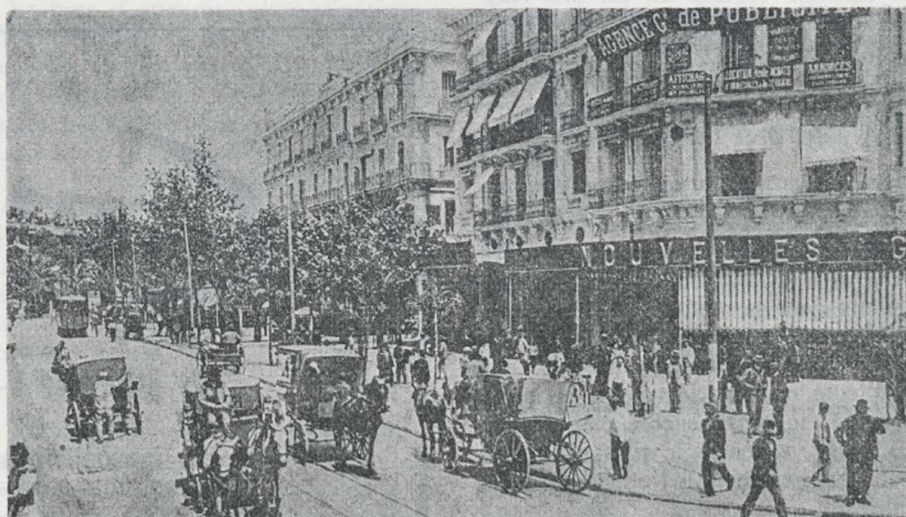
Là, c'est une vue panoramique de 1,80 m sur 0,60 m, que presque tous les Oranais, en format moindre, ou plus étendu, ont accrochée à un mur de leur foyer : quel royal cadeau à des barbares ! Sur une autre face, superposés, trois cadres sous verre représentant, l'un une véritable armada de bateaux de plaisance de notre vieux-port, avec comme toile de fond le quai Sainte-Marie, des palangriers prêts à prendre la mer ; avec comme toile de fond toujours, l'Inscription maritime, l'ancien bureau des douanes, l'entrepôt San Benito, la pêcherie (avec, en sourdine, les criailleries habituelles des enchères, le Patio Lassari, comme l'avaient dénommé les pêcheurs d'origine napolitaine du

quartier et de la rue de la Thébaïde, immeuble effondré il y a quatre ou cinq ans), une vue générale de la face nord de la rue d'Orléans, avec le balcon-terrasse du Café du Luxembourg cher à tant d'enfants de la Marine, et, dans le fond, le jardin Weldsford. Comme je comprends, amis de ces lieux, votre nostalgie, vos regrets et vos colères, au hasard d'une rencontre!... Un autre sous-verre est une vue plongeante sur toute la rade de Mers-el-Kébir, prise du Marabout du Murdjadjo, peu distant du Fort Espagnol et de la chapelle — image de quelque quarante ans au moins. Le troisième offre une perspective d'Est en Ouest d'Oran, du temps où l'on jouait au ballon rond sur le stade Turin, le fond étant encore Kébir et l'éperon du fort Lamoune. C'est — l'Ancien ! — à une sorte de marche à l'étoile — pas à deux, attention typos ! —, à un pèlerinage que je vous convie, un vrai, sans marchands alentour.

Face à ce qui me sert de table de travail, précisément à l'instant où j'essaye de traduire comme je peux ces images d'hier, en élevant à peine les regards, je revois, en très grand format, la célèbre « **Porte d'Espagne** » figurant dans une enclave de hauts bâtiments où siégeait, lors de la première tourmente de 14-18 et quelques années encore après cette période, le Conseil de Guerre d'Oran, à l'angle de la place des Quinconces et des anciennes portes du Ravin de Raz-el-Aïn. Le distingué et regretté Eugène CRUCK, ancien secrétaire général de « **L'Echo d'Oran** », en fait une vivante description dans son livre « **Oran et**

les témoins de son passé », et mon ami et camarade de combat André LEVRAUX, ancien ingénieur des Services techniques à la Mairie, en a expliqué les motifs sur le plan héraldique. En face toujours, mais un peu plus à gauche, toujours sous verre, une image du fort et de la chapelle, survolés par trois avions Neptune de la base aéronavale de Lartigue, du temps du commandant Ortolan, aujourd'hui amiral et peut-être hors cadre, si j'ai encore bonne mémoire. A ma gauche, une vieille photo du pavillon de la « **Favorite** » au Rozalcazar ou château-neuf, prise à l'époque où existait encore l'Ecole de Bastrana dont on aperçoit la terrasse, et, enfin, si je me lève pour arpenter un vestibule, c'est pour admirer encore une vaste image du pays perdu, une vue d'avion englobant le lycée Ali-Chekal, une partie de la rue du Général-Leclerc, de la rue Falderbe et, prenant fin sur encore Mers-el-Kébir, notre port de plaisance et la caserne de la Marine nationale, la forêt des Planteurs et Santa-Cruz. Encore quelques pas et c'est les Planteurs et le Belvédère, puis une fresque colorée du havre de pêche de Portaux-Poules avec, au loin, deux images floues de Georges-Clemenceau et Mostaganem.

Voilà mes horizons ; mais l'ancien qui m'a écrit n'aura sans doute pas la satisfaction que sa lettre lui faisait espérer. Alors, mon cher vieil ami, je vais abandonner la plume pour l'image et tenter de vous faire mieux revivre **votre belle époque**, mais pour ce faire il me faudra pourtant encore écrire, pour... mettons éclairer les moins anciens.



Le Boulevard Séguin en 1900

Cette vue d'une des artères les plus vivantes de chez nous, que l'on appelait alors le boulevard Séguin, représente la partie comprise entre le Cercle Militaire, le Grand Café Continental, de part et d'autre de l'orée de la route du Port, et l'angle du boulevard du Lycée, en face duquel se trouvait alors la Parfumerie Palanca et « Le Petit Paris » (la Maison Penny, disaient nos grands-mères) qui ouvrait la rue Général-Joubert. Elle date d'un temps des fiacres trotinant cahin-caha, sans presse, des carrioles, charrettes anglaises ou bel-abbésiennes, des premiers tramways électriques. C'était l'époque où l'opéra et l'opérette se jouaient au Théâtre Bastrana, où le tram n'allait pas encore jusqu'à Gambetta. Mais arrêtons-nous ici, comme ce véhicule dont le terminus était situé peu avant la place des Victoires, elle-même non encore terminée, pour vous conter une anecdote. Au Bastrana, l'on représentait « Les Mousquetaires au Couvent », et le rôle de l'abbé Bridaine était interprété, comme on disait dans le jargon artistique de l'heure, par le grand premier comique PLANQUETTE, simple homonyme du compositeur des « Cloches de Corneville » et autres pimpantes opérettes en renom. A califourchon sur le mur du couvent et se lamentant, il est interpellé : « Mais que diable faites-vous donc, l'abbé, si haut perché ? » Et l'autre de répondre, sous les acclamations et les rires d'un public bon enfant : « J'attends le tram... de Gambetta. » Hé ! l'ancien, cela vous dit-il quelque chose ? C'était l'heureuse époque de nos grands-pères et de leurs jeunes fils, nos pères. C'était en... 1900 ou 1905. Combien sont encore de ce monde, qui ont connu et goûté cette image qu'offrait alors le boulevard Séguin. Mon grand-oncle — dernier survivant de Bazelles en 1924 — grand-père de l'épouse du colonel BATTESTI, fondateur de l'A.N.F.A.N.O.M.A., tenait la librairie proche de la pharmacie Loumagne, qu'il devait, en 1909, céder au père HEINTZ, père d'Armand et Marcel avec qui, en 1926-27 et 28 je devais entrer en contact, à l'heure où je faisais mes premières armes dans le journalisme... sportif, à la « Marine Sportive » du cher Michel SPAVONE. Armand Heintz était notre imprimeur au boulevard Malakoff, baptisé par la suite Docteur-Molle, puis Stalingrad, aujourd'hui boulevard... du Crépuscule.

C'est à ce petit journal bleu horizon que j'ai connu Claude MARTIN, alors élève au Lycée d'Oran, qui y écrivait une chronique hebdomadaire fort pertinente et toujours d'actualité, politiquement parlant. Aujourd'hui à Madrid, il collabore à notre « Echo ». Curieuse coïncidence, ne trouvez-vous pas ?

Il y a à peu près trois décennies, Georges ULMER chantait avec un certain succès, comme avec un regret dans la voix : « C'est loin tout ça... » C'est loin, oui, loin et à la fois très près pour votre serviteur, — pour beaucoup d'entre vous, j'en suis persuadé.

Arpenter en devisant ou en lorgnant les jolies filles de chez nous, de 1905 à 1910 par exemple, c'était pour la jeunesse d'alors faire PALANCA. On ne courait pas le risque de se faire écraser par un teuf-teuf : elles étaient si peu nombreuses les Clément-Bayard, les Delage ou Delahaye, les Panhard et Levassor... Vingt ans plus tard, ce fut « faire la Palmeraie », car entretemps on y avait planté les palmiers que deux ou trois générations ont connus, puis ce fut « faire le Boulevard... »

Hé ! l'ancien, souvenez-vous et soyez heureux..., au moins à la lecture de ce modeste historique, et plus encore après, jusqu'au soir de votre vie, amen ! Et vous, amis lecteurs, mes concitoyens, plongez dans le passé et expliquez à vos enfants, vos petits-enfants, ce qu'était notre chère et bonne ville d'Oran, notre si lumineuse Oranie, ce paradis qu'ON nous a volé, au mépris des droits les plus absolus de ceux qui l'avaient pétri de leurs mains et de leur âme..., pour ne pas dire de leur sang.

François RIOLAND.